

## **Conférence Pascal Bruckner**

### **« Le masochisme européen »**

**24 mai 2005 à 17h00-19.00**

---

#### ***Peter Burgess***

Aujourd'hui nous avons le plaisir, la joie même d'accueillir le philosophe, essayiste, romancier, Pascal Bruckner. Je suis Peter Burgess de PRIO, à mes côtés Patrice Champion, Conseiller culturel de l'Ambassade de France. Pour ceux d'entre vous qui ne sont pas des fidèles de ce cycle, je vous rappelle qui nous marquons ici implicitement le centenaire de la dissolution de l'union norvégo-suédoise. Au cours de cette année nous avons eu et nous aurons le plaisir d'accueillir un certain nombre de personnalités prestigieuses de la vie culturelle française. Nous avons déjà entendu Alain Finkielkraut, Gilles Kepel et André Glucksmann. Nous aurons le plaisir d'accueillir le 14 juin madame Simone Veil. Luc Ferry nous rendra visite à l'automne. Après l'intervention de M. Bruckner, vous aurez la possibilité de poser des questions et de donner des commentaires.

#### ***Patrice Champion***

Permettez-moi tout d'abord de remercier selon la tradition nos partenaires : l'Institut PRIO bien sûr encore et toujours qui montre à notre égard une constance, une fidélité dont l'ambassade de France lui est particulièrement reconnaissante. Merci encore Peter, Agnete, qui se trouve ici quelque part derrière. Ensuite un grand merci à l'Université qui nous permet d'organiser ces conférences. Merci aussi à Air France et à son directeur Patrick Grillo qui nous suit dans ce cycle. Et merci enfin au Centre Culturel Français, à tous ceux qui travaillent à l'organisation de ce cycle. Un grand merci à Fleurine en particulier.

Permettez-moi quelques mots sur notre conférencier.

Pascal Bruckner fait partie depuis trente ans de ce qu'on appelle le paysage intellectuel français. Il possède cette particularité d'être à la fois romancier et

essayiste. En cela il est fidèle à une tradition tout à fait française. On pense aux auteurs du dix-huitième siècle qui aimaient toucher un peu à tous les genres. Malheureusement cette tradition se perd un peu, on devient un peu plus spécialiste. Pascal Bruckner ne dédaigne pas non plus d'intervenir quelquefois dans les magazines et journaux sur des sujets de politique étrangère. Il n'est pas toujours d'accord avec la ligne officielle française, mais l'ambassade de France s'honore à respecter cette tradition française qui est d'avoir des intellectuels qui pensent librement. Cela va sans dire, mais quelquefois mieux en le disant.

Dans ses romans, il laisse libre cours à une imagination souvent débridée. Son œuvre va du conte philosophique au roman, souvent au roman d'ordre, ou plutôt de désordre amoureux, et même érotique. Rappelons ici « Lune de Fiel » dont le cinéaste Roman Polanski a fait une adaptation à succès. Son dernier roman qui date de quelques mois, « L'amour du prochain » a déclenché quelques polémiques très saines dans ce qu'on appelle la république des lettres. En tant qu'essayiste, il s'est attaqué à de nombreux sujets tels que le désir de bonheur qui torture l'âme et le corps de nos contemporains ou bien l'identité de victime sur laquelle s'appuient des peuples pour se transformer en bourreaux.

Je m'arrête là, car l'œuvre de Pascal Bruckner est si éclectique qu'il me faudrait trop de temps pour en exposer toutes les facettes. Cher Pascal Bruckner, merci d'avoir accepté notre invitation à venir nous parler ici d'un thème qui vous est cher, dont vous avez d'ailleurs déjà fait un livre qui a connu un très grand succès en France et à l'étranger, qui s'appelle « le sanglot de l'homme blanc ». Pascal Bruckner, j'ai assez parlé, je vous laisse la parole.

### ***Pascal Bruckner***

Merci Patrice Champion pour votre invitation et merci à tous ceux qui sont ce soir.

Il y a quelques jours, j'ai assisté à la télévision française à la retransmission d'une session de l'Unesco à Paris où était invité le président de la république iranienne, M. Ratami. La session portait sur la tolérance. Parmi les orateurs présents, la majorité étaient européens, je n'en ai pas entendu un seul interpeller M. Ratami sur la question des droits de l'homme en Iran. Et au contraire, je n'ai entendu que des éloges de la société iranienne. Quant à l'orateur espagnol, parlant au nom du

traumatisme du 21 mars 2004 à Madrid, il a dit une chose qui m'a frappé, il a dit : « jamais je n'associerai le mot de terrorisme à celui d'islamique. Pour moi le terrorisme est de tous les pays, de toutes les cultures, et par conséquent je ne me permettrai jamais de faire le lien entre ces deux choses ».

Je dois dire que ces débats à l'Unesco m'ont à la fois un peu accablé, et en même temps confirmé dans une idée que j'ai depuis longtemps. A savoir que l'Europe, depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, est habitée dans toutes ses parties, du nord au sud, de l'est à l'ouest, par le tourment du repentir. Non seulement parce qu'elle a été, par le passé, impérialiste et coloniale, mais parce que toute son histoire semble aboutir au désastre des deux guerres mondiales où l'Europe a véritablement fait l'épreuve du suicide. Tout se passe donc comme si les Européens, lorsqu'ils se retournent sur leur passé, ne voient que crimes de masse, génocide, extermination, et n'avait d'autre geste à accomplir que celui de la flagellation. J'en veux pour preuve nos réactions à des événements récents.

Le 11 septembre 2001, en France tout au moins, si une majorité de nos compatriotes ont compati au malheur des victimes américaines, il s'est trouvé aussi une majorité de nos compatriotes pour estimer que les Américains l'avaient bien mérité, et qu'après tout, ce n'était que la revanche des opprimés sur les puissants.

Plus étonnant encore le 11 mars 2004, quand les trains ont explosé à la gare d'Atocha à Madrid, une majorité d'espagnols a vu dans cet attentat les conséquences de la politique espagnole en Irak, et en ont immédiatement tiré la conséquence. Le gouvernement a retiré les troupes de la coalition qui travaillaient en Irak aux côtés des Anglo-Américains. Plus curieusement, le fait que de très nombreux théoriciens islamistes aient expliqué par la voie des ondes ou par communiqués que l'explosion d'Atocha n'avait rien à voir avec l'Irak, mais était simplement le premier geste pour punir les espagnols de la Reconquista du quatorzième siècle, n'a en rien changé la mentalité espagnole.

Et n'en doutons pas, si demain une bombe faisait sauter la tour Eiffel ou la cathédrale de Notre-Dame, les Français estimerait immédiatement qu'ils paient le péché d'exister.

J'en veux aussi pour preuve, là aussi symptomatique, que le tsunami qui a frappé la Thaïlande, Ceylan, le sud de l'Inde et l'Indonésie, a été interprété massivement par nos concitoyens comme étant la preuve qu'encore une fois, c'est le sud qui paie quand c'est le nord qui tire les marrons du feu. Voilà un phénomène naturel contre lequel nous ne pouvons pas grand-chose, transformé en geste de réparation politique.

L'Européen moyen, homme ou femme, est un homme d'une bonne volonté stupéfiante, toujours prêt à ouvrir ses bras au monde, toujours prêt à se demander ce que le nord peut faire pour le sud au lieu de se demander ce que le sud peut faire pour lui-même. Nous avons le cœur sur la main, et spontanément, nous donnons raison à nos ennemis. On me frappe, donc je suis coupable. Et si je suis coupable, la politique de l'Europe doit ne viser qu'une seule chose : l'expiation.

A cet égard, je dois dire qu' l'histoire européenne est une histoire paradoxale, car il est incontestable que le passé européen a engendré des monstres. Mais ce serait se rendre coupable d'une grave cécité que de ne pas voir que l'Europe a aussi engendré des théories contre sa propre monstruosité.

Finalement, le paradoxe de l'Europe, c'est qu'elle a apporté au monde à la fois le despotisme, mais aussi la liberté. Il est tout à fait remarquable de constater que l'anticolonialisme naît pratiquement en même temps que le colonialisme, et ne cesse de l'accompagner comme son ombre, jusqu'à triompher dans les années soixante. On peut dire que l'Europe est l'une des rares cultures, peut-être même la seule, qui porte sur elle-même en permanence depuis les origines, le regard intransigeant d'un juge. Etre européen, c'est en permanence comparaître devant le tribunal de sa propre conscience. Et s'il est une chose que l'Europe peut apprendre aux autres cultures, c'est précisément ce qu'elle fait depuis un certain nombre de siècles, c'est-à-dire à penser contre soi.

Ce geste d'auto-dénonciation peut bien entendu dégénérer en un défaitisme facile, et même en haine de soi. J'en veux pour preuve la vague de repentance qui atteint aujourd'hui toutes les églises chrétiennes, catholiques en premier lieu, mais aussi protestantes. Et je dois dire que la repentance me paraît une excellente chose, notamment concernant l'église romaine, et qu'à cet égard les gestes des papes, d'abord Jean XXIII, puis Jean Paul II, demandant pardon pour les croisades, pour les pogroms contre les juifs, pour les persécutions contre les protestants, pour la non

reconnaissance des avancées scientifiques, pour l'extermination des Indiens et l'évangélisation forcée, sont une excellente chose. On ne peut qu'encourager l'église romaine à poursuivre dans cette voie, et à réserver son rôle à sa dimension spirituelle et non plus temporelle.

Je regrette simplement que ce geste de repentance ne soit pas aussi repris en compte par les autres religions. Car si l'on considère le christianisme et l'islam, ce sont deux grandes religions impérialistes qui se sont imposées par la foi sans doute, mais essentiellement par le sabre, par le meurtre, par les croisades, par la mise à mort de tous les incroyants. Et si le christianisme commence aujourd'hui à faire son mea culpa conformément d'ailleurs à son credo, il me semble que l'Islam est encore loin de cet état de fait. Il est vrai que l'Islam, du fait qu'il soit la dernière religion révélée, pense aussi qu'il est la seule détentrice de la vérité. Il me semble que, ce jour là, un grand pas aura été fait, notamment pour rassurer tous ceux qu'inquiète ce monothéisme sacrificiel. Il me semble aussi qu'aujourd'hui des millions de musulmans, non seulement au Moyen-Orient, au Maghreb et en Asie, mais aussi en Europe, veulent pratiquer leur foi en toute tranquillité sans être harcelés par les diktats des fanatiques et des barbus.

En ce sens, je m'aperçois simplement que l'Europe clame sa culpabilité, mais qu'elle est seule à le faire, et qu'au fond, il n'est pas une seule culture, une seule nation dans le monde dont l'histoire ne soit tachée par le sang.

Je voudrais reprendre une phrase d'un diplomate américain Richard Holbrooke, celui qui a notamment négocié les accords de Dayton. Il a eu ce mot sur la deuxième guerre mondiale, mot qui me paraît assez intelligent : « la métaphore de la deuxième guerre mondiale, pour l'Allemagne, c'est Auschwitz, et pour le Japon, c'est Hiroshima ». En d'autres termes, il y a des nations qui savent reconnaître l'étendue de leurs crimes et les admettre, alors même que le Japon, nous le savons en raison de la polémique qui l'oppose aujourd'hui à la Chine, préfère se poser en victime plutôt que d'admettre qu'eux aussi ont été des criminels dans le passé.

Le problème de l'Europe aujourd'hui, ce qui me paraît fondamental dans la construction de notre union européenne, c'est que précisément nous fondons cette construction sur des convictions purement négatives. Plus jamais la guerre, plus jamais ça. Ce qu'il faut dire peut-être pour commencer, c'est que la contrition ne fait

pas une politique. Il n'y a pas plus de transmission héréditaire du statut de victime qu'il n'y a de transmission héréditaire du statut de bourreau. Et en ce sens, c'est ce qui rend la notion de devoir de mémoire très ambivalente.

Il faut également dire que, si l'on compare les deux parties de la culture occidentale, l'Europe, l'Amérique a une toute autre attitude que l'Europe. C'est qu'au fond, la destruction des Indiens, la traite des noirs, la ségrégation persistante, ont engendré chez eux des mesures, notamment de discrimination positive, pour en finir avec cette situation, mais n'ont jamais empêché les Américains d'être fiers de leur propre pays. L'Amérique concilie, de façon originale, une démarche critique, notamment dans le parti démocrate et à la gauche du parti démocrate, avec une capacité d'affirmation de soi-même. Au fond, quand on est aux Etats-Unis, on se demande souvent : mais quelle est donc la clé de la puissance américaine ? Qu'est-ce qui fait que l'Amérique persiste à réussir là même où l'Europe trébuche ?

J'ai un souvenir personnel de ce dilemme. J'ai été autrefois enseignant à l'Université de San Diego, et un jour, un de mes étudiants, mexicain, m'a invité à sa prise de serment. Il faisait serment d'allégeance au drapeau américain dans un stade de Los Angeles. Il y avait ce jour-là mille deux cent personnes. Il y avait des Salvadoriens, des Nicaraguayens, des Colombiens, des Brésiliens, des Mexicains en grand nombre, quelques asiatiques. Et ils ont prêté allégeance au drapeau et à la constitution américaine. En tant que Français, j'ai été à la fois frappé et déprimé, car je me suis dit : voilà comment on devient citoyen américain. On entre dans une lessiveuse, un gigantesque estomac, et on devient, par la magie d'une formule, citoyen américain. Je me disais : eh bien, la France, elle, lorsqu'elle veut intégrer les étrangers, n'a pas cette facilité à absorber des populations allogènes.

Je me disais aussi que l'Amérique détenait une clé que nous avons perdue. Et cette clé, qu'est-ce que c'est ? Je crois tout simplement que c'est l'amour de soi.

Le problème de l'Europe, de tous les Européens, du nord au sud de ce continent, c'est qu'ils ne s'aiment pas. C'est qu'au fond, l'Europe n'a d'elle-même qu'une vision pénitentielle. Etre européen, c'est d'abord s'excuser d'être européens.

J'en veux pour preuve l'Euro. Je ne sais pas si certains d'entre vous ont jamais vu des billets de 20, 5, 20, 10 ou 100 euros. C'est une monnaie qui n'est pas très belle, mais

surtout, c'est une monnaie dont le motif consiste essentiellement en arches, en ponts, comme si l'Europe n'était plus que ça, une main tendue au monde. Finis les portraits de Pascal, de Voltaire, de Shakespeare, de Cervantès, de Dante, de Goethe ou d'Ibsen. Non, l'Europe a gommé son passé.

Pourquoi le passé doit-t-il être gommé? Parce que le passé, c'est l'infamie et par conséquent, l'Europe aujourd'hui se pense volontairement comme étant une simple abstraction. L'Europe n'a plus de corps. Nous sommes la variante désincarnée de la culture mondiale. Et cette vision désincarnée traduit un deuxième aspect de l'Europe.

Je vous ai parlé en premier lieu du masochisme, mais la deuxième caractéristique de l'Europe moderne, c'est la fatigue.

Les Européens sont fatigués. L'Europe moderne est née de la fatigue des hécatombes. Notamment la France, l'Allemagne. Toutes les places de nos villes, de nos villages, sont remplies de monuments aux morts. L'Europe est frappée par l'étendard du deuil et nous ne voyons plus la démocratie que comme la convalescence que s'imposent des vieux peuples trop turbulents. Notre sagesse, c'est une sagesse de brute épuisée.

Qu'est-ce que c'est que l'Europe aujourd'hui? C'est un espace où il fait bon vivre, dans la proximité des grands chefs d'œuvre de la culture. L'histoire pour l'Europe, pour reprendre la fameuse formule de Joyce, « c'est un cauchemar dont elle s'éveille ». Elle s'est éveillée une première fois en 45 avec la libération, et elle s'est éveillée une seconde fois en 1989 avec la chute du mur.

L'Europe veut éviter à toute force de rentrer à nouveau dans l'histoire. D'où l'extraordinaire succès des théories, d'ailleurs d'origine nord américaine sur la fin de l'histoire. Nous sommes dans la post-histoire, nous sommes dans le post-nationalisme, nous sommes dans l'après-travail. L'Europe se pense comme à part du reste du monde et regarde d'ailleurs avec un rien de condescendance toutes ces nations encore engagées dans les tueries, dans les bagarres, dans les divisions ethniques.

Les Européens se penchent sur le reste du monde comme on se penche du haut d'un balcon pour voir les enfants qui s'amusent dans la cour, et s'exclament : ils en sont encore là les pauvres, nous qui sommes tellement en avance ! Et quand une guerre éclate, que fait l'Europe ? Elle ricane là où les Américains se mobilisent. Là où les

Conférence de Pascal Bruckner, Université d'Oslo, Gamle festsal, mardi 24 mai 2005,  
page 7 sur 15

victimes demandent notre aide, l'Europe met le signe égal entre les agresseurs et les agressés. C'est un colosse timoré qui se lave les mains des malheurs du monde.

J'en veux malheureusement pour preuve l'histoire de ces quinze dernières années. Qu'a fait l'Europe en Croatie ? Rien. Elle a mis sur le même plan les Croates et les Serbes. Qu'a-t-elle fait à Sarajevo ? Elle a envoyé les casques bleus de l'ONU, et il a fallu que ce soient les Américains et l'OTAN qui interviennent pour libérer les Sarajeviens du plus long siège de l'histoire depuis cinquante ans. Qui a poussé à la libération du Kosovo ? Encore une fois, le gouvernement américain, appuyé cette fois par quelques gouvernements européens.

Plus grave le Rwanda, ancienne colonie belge et française. L'Amérique n'a rien fait, et donc, l'Europe a laissé faire. Non seulement elle a laissé faire, mais, on le sait aujourd'hui, la France est soupçonnée d'avoir directement armé des génocidaires. Plus dérisoire encore, cela date d'il y a trois ans, un différend a opposé les Espagnols et les Marocains pour un petit bout de rocher, le rocher de Persil. Je rappelle que l'Europe a 450 millions d'habitants. Que fait la commission de Bruxelles ? Elle sollicite l'aide de Colin Powell pour venir arbitrer ce différend entre Madrid et Rabat. Et c'est l'Amérique qui finit par réconcilier les Marocains et les Espagnols. Je ne parle même pas du Darfour où la discrétion de l'Europe a été littéralement exemplaire.

C'est là que, évidemment, le bât blesse pour moi. Si l'Europe a véritablement quelque chose à apprendre au monde, et je pense qu'elle a quelque chose à apprendre au monde, c'est qu'effectivement des peuples qui se sont fait la guerre pendant des siècles, peuvent un jour se réconcilier et devenir amis. Mais si l'Europe veut pouvoir parler d'une voix forte et défendre le droit, au contraire de l'Amérique qui semble essentiellement vouloir résoudre les conflits par la guerre, elle doit disposer d'une armée digne de ce nom. Nous arrivons là, me semble-t-il, à la contradiction où se tiennent tous nos gouvernements.

En réalité, nous souffrons, vis-à-vis de la puissance américaine, d'un double complexe.

Le premier complexe, il est particulièrement fort en France, je pense beaucoup plus qu'ici en Norvège, c'est le complexe du débiteur. C'est-à-dire qu'effectivement l'Amérique, par trois fois, est intervenue, en 1917, en 1942 et en 1947, pour sauver

l'Europe. D'abord dans la guerre contre les Allemands, lors du premier conflit mondial, où les Anglo-américains avec les Canadiens, les Australiens, nous ont aidés à repousser les troupes du Kaiser. Les Américains ont aussi libéré la France et l'Europe de l'Ouest dans la deuxième guerre mondiale. Enfin, ils sont à l'origine de l'alliance contre les communistes qui a permis à l'Europe de l'Ouest de prospérer à l'abri du parapluie militaire américain pendant quarante ans tandis que l'Europe de l'Est gémissait sous le joug du soviétisme.

Il y a des formes de générosités qui ressemblent presque à des affronts. Les articles, les polémiques virulentes, qui sont apparus dans la presse française au moment du soixantième anniversaire du 6 juin 44, sont tout à fait symptomatiques. Les Français se sentent dans une situation de dette intolérable vis-à-vis des Américains. Et cette dette alimente une animosité, une acrimonie qui ne sont pas près de retomber.

Le deuxième complexe, c'est ce que j'appellerai le complexe de Peter Pan. C'est qu'effectivement les Européens sont dans un rapport tout à fait ambivalent vis-à-vis de la puissance américaine. L'Amérique constitue, et c'est peut-être vrai aussi en Norvège, notre bouc émissaire idéal. Dès que quelque chose va mal en France, ça finit par devenir la faute des Américains.

Le paradoxe du referendum sur la constitution européenne, que nous vivons aujourd'hui, ce psychodrame, dans lequel la France est plongée depuis un mois, c'est que les deux camps, le camp du oui et le camp du non, ne cessent de se lancer des horions à la figure au nom de George Bush. Si le oui passe, Bush va applaudir. Si le non passe, ce sera la victoire de Bush. Et je dois dire que c'est assez drôle. On voit bien d'ailleurs à quel point nous restons aliénés à la puissance américaine, comment nous sommes incapables de nous détacher de l'influence des Etats-Unis, et comment notre attitude finalement n'est pas du tout celle d'un peuple prêt à prendre son destin en main, mais celle d'un adolescent qui a besoin de se révolter constamment contre ses parents pour continuer à les détester.

L'Europe doit choisir. Veut-elle rester dans une attitude de protectorat ? Veut-elle que l'Amérique continue à exercer son protectorat sur elle ? Ou bien l'Europe est-elle prête, au prix d'un certain nombre de sacrifices et de décisions politiques, à acquérir son autonomie, et à engager avec les Etats-Unis un véritable partenariat à égalité ? Il

n'est plus temps d'être anti-américain, il serait peut-être plus intelligent d'être pro-européen.

L'Europe et l'Amérique incarnent, chacune à sa manière, deux conceptions des Lumières. L'Europe, c'est le scepticisme et l'art de vivre, l'Amérique, c'est l'optimisme historique et la religiosité. Le scepticisme européen verse trop souvent dans l'immobilisme, dans l'idée qu'au fond nous n'avons plus d'ennemis, que nous n'avons que des amis potentiels. L'Europe, c'est la volonté permanente de transformer nos adversaires en partenaires. Si nous sommes gentils avec eux, ils deviendront gentils avec nous. C'est l'espoir fou que tous les hommes devraient suivre en quelque sorte le cours de notre histoire, qu'ils devraient parler selon la logique de la raison. Le loup, si l'on en croit la logique européenne, doit toujours, à un moment ou à un autre, devenir un agneau.

Quel est le leitmotiv de nos dirigeants depuis dix ans ? C'est tolérance et dialogue. Il faut dialoguer. Il faut dialoguer avec les terroristes, il faut faire preuve de tolérance, il faut admettre qu'il y a d'autres cultures. Alors que la logique américaine, cette logique d'optimisme historique et de religiosité, risque toujours de verser dans l'aventurisme, notamment l'aventurisme militaire. Les Américains ont une capacité que nous n'avons plus, qui est la capacité de désigner l'ennemi, quitte à en exagérer la menace. Et cette capacité à désigner l'ennemi peut alors à tout instant verser dans le bellicisme systématique.

Il y a un autre paradoxe européen qui me frappe. Nous sommes, en Europe, le continent du marxisme, du socialisme et de la social-démocratie. Et pourtant aujourd'hui, le seul maître à penser de tous les Européens, qu'ils soient pro ou anti-globalisation, ce n'est pas Voltaire, ce n'est pas Jean Monnet, c'est Adam Smith. L'Europe contemporaine n'a plus qu'une définition marchande d'elle-même. En fait, nous ne sommes plus qu'un continent de consommateurs. Et c'est en tant que consommateurs que nous défendons notre bifteck.

En 2003, pendant les manifestations contre la guerre en Irak, les manifestants avaient inscrit, dans leurs défilés, un slogan qui m'a frappé. C'était « Fichez-nous la paix! ». Ah, c'est un beau slogan « fichez nous la paix ! ». Mais c'est une chose d'être pacifiste, c'est-à-dire de vouloir régler pacifiquement les conflits, c'en est une autre de dire « laissez-moi tranquille ! », « laissez-moi jouir en paix de ma prospérité, de mon

supermarché, de mes vacances », « ne touchez pas à mes vacances », et de dire que le reste du monde finalement n'a plus beaucoup d'importance.

Une bonne partie du débat très violent qui a lieu aujourd'hui en France à propos de la constitution vient de là. C'est que ce débat mélange en permanence une réaction chauvine et xénophobe contre le plombier polonais, l'ouvrier portugais, l'ouvrier maghrébin, et un mouvement de consommateurs qui ne veulent pas voir baisser leur pouvoir d'achat.

L'Amérique en revanche, quels que soient les griefs qu'on puisse lui adresser, est probablement la dernière nation politique dans le monde occidental, puisque c'est la seule qui oppose à ses intérêts propres une certaine idée de la liberté.

On peut la contester, mais je voudrais quand même rappeler un événement stupéfiant, tout du moins pour un Français, et je vous rapporte là une conversation que j'avais eue là-dessus avec Hubert Védrine, ancien ministre des Affaires étrangères. Il y a quatre mois Condoleezza Rice est venue à Paris et a tenu à Sciences-Po un discours où elle a dit : l'action de nos gouvernements, l'action des démocraties, ce doit être partout de détruire la tyrannie et d'étendre partout le règne de la liberté. Les Français ont dit : mais qu'est-ce qu'elle nous raconte ? Qu'est-ce que c'est que ce langage ? Mais c'est obscène de parler comme ça aujourd'hui. Et nous nous sommes fait la réflexion avec quelques amis, et notamment avec Hubert Védrine, qu'au fond Condoleezza Rice parlait aux français le langage de la révolution française, c'est-à-dire le langage de Robespierre, de Saint-Just, de Danton, de Mirabeau, qu'effectivement nous avons oublié que la révolution française s'était faite aussi au nom d'un certain nombre d'idéaux qui étaient ceux de la libération de l'Europe des oppressions féodales et religieuses. Je dois dire, peu importe le degré de sincérité de madame Condoleezza Rice, que nous avons effectivement oublié quelque chose de ce qui était nos propres traditions.

On pourrait dire que le mot d'ordre de l'Europe « plus jamais la guerre » est un mot d'ordre admirable. Quand on se promène aujourd'hui dans le vieux monde, on est stupéfié à la fois par la réconciliation des peuples, et par les progrès réalisés. Mais je crois que ce « plus jamais la guerre » ne suffit pas. Sauf à se cantonner sous l'angle de la prose du monde, la hausse des salaires, le régime des retraites, les 35 heures.

Est-ce qu'effectivement l'Europe veut être simplement le continent des retraités, du déclin démographique, technologique, économique ? Nous y allons à grands pas, je le crains.

Ou bien est-ce que l'Europe a encore des ambitions civilisatrices ? C'est la question que nous devons nous poser.

En revanche, la critique de l'Amérique est parfaitement légitime quand on voit une administration envisager tous les traitements des problèmes du monde sous le seul angle militaire. Il y a dans l'Amérique, notamment l'Amérique républicaine d'aujourd'hui, une volonté de se placer au-dessus des lois communes qui évidemment peut choquer les consciences européennes.

Je parlerai tout simplement du problème de la torture. Nombre d'américains et une immense majorité d'Européens sont extrêmement choqués aujourd'hui d'apprendre qu'à Guantanamo, comme à Bagram en Afghanistan et à Abou Grahیب en Irak, l'armée américaine s'est durablement discréditée en utilisant la torture, obéissant à des ordres qui manifestement sont venus de très haut. Il est vrai que les Américains, par leur volonté de se mettre au-dessus du droit ordinaire, évoquent parfois ces régimes marxistes qui jadis bafouaient la démocratie bourgeoise, et se pensaient au-dessus du droit commun de l'humanité. Je crois que l'un des principaux dangers qui affectent aujourd'hui cette administration, c'est non pas l'avidité économique, mais le messianisme démocratique, qui constitue à la fois la grandeur, mais aussi la fragilité de cette administration.

Je n'ai pas le temps ici de parler de la guerre en Irak, mais je pense qu'on y reviendra durant les questions. Cependant, je crois que la guerre en Irak a montré une chose évidente, c'est que l'Amérique est profondément vulnérable. Et que contrairement à ce que racontent nombre de ses théoriciens, l'Amérique n'est pas toute puissante, elle est peut-être sur-puissante, mais elle est loin d'être toute puissante. Je lisais encore tout à l'heure dans le New York Times, un article sur le Pentagone montrant que l'armée américaine est au maximum de ses possibilités de recrutement et que les recruteurs ne trouvent plus personne qui accepte de s'engager. Cette armée est obligée d'abaisser ses critères, et se trouve réduite à accepter, soit des gens moralement peu recommandables, soit au contraire des gens physiquement peu aptes.

Ce que la guerre en Irak a montré à l'Amérique, c'est qu'elle n'avait pas les moyens d'être un empire, même pas un empire à éclipse. Ce qui m'inquiète justement dans l'Amérique contemporaine, c'est qu'elle a été gagnée pendant des années, souvenez-vous de l'arrogance de Rumsfeld et de Bush en 2003, par le vertige du triomphe facile. L'Amérique est peut-être en train de comprendre ce qu'elle avait déjà compris à l'époque du Vietnam, que le pire ennemi du succès, c'est le succès lui-même.

Nous assistons donc aujourd'hui, de part et d'autre de l'Atlantique, à un dégrisement généralisé. On est dans l'époque de la gueule de bois, et quand on a la gueule de bois, on enterre la hache de guerre et on se raccommode avec ses alliés, encore une fois de part et d'autre de l'Atlantique.

Ce que la guerre en Irak, comme la guerre en Afghanistan, a prouvé, c'est que l'Amérique a besoin à ses côtés d'une Europe forte et indépendante qui soit capable de l'épauler dans les moments difficiles, mais qui soit aussi capable de la critiquer quand elle est en désaccord.

Quels que soient les griefs, légitimes ou illégitimes, qui nous séparent de part et d'autre de l'Atlantique, nous sommes condamnés à nous entendre. Le dialogue euro américain est un dialogue essentiel, et loin d'érousser nos différences, nous devons au contraire les mettre en avant en permanence car il est important de convertir la rivalité entre l'Europe et l'Amérique en véritable émulation. Il faut tempérer l'hubris américaine par la modération européenne, et la modération européenne par le dynamisme américain.

Peut-être pourrions-nous dire que malheureusement si l'Amérique est haïe dans le monde, c'est aussi parce qu'elle existe, et qu'au fond même les régimes arabes qui la détestent, même les Palestiniens qui se sentent abandonnés, savent qu'en dernier recours la nation qui puisse apporter une solution à leurs problèmes, c'est l'Amérique. Et qu'à l'inverse, l'Europe est aimée parce qu'elle est inconsistante. Les Européens sont gentils, on vous le dit partout. Que vous alliez en Chine, en Inde, en Thaïlande, en Afrique, on se tourne aujourd'hui spontanément vers l'Amérique, vomie et adulée en même temps, parce que l'Europe n'existe pas en tant qu'entité politique, n'a pas de politique étrangère, n'a pas d'armée, et que par conséquent, elle n'est pas un interlocuteur valable.

Le problème de l'Europe, c'est qu'elle troque en permanence la culpabilité contre la responsabilité. Parce qu'au fond, les théologiens le savaient, Saint Thomas l'avait dit, Bourdaloue et d'autres, surtout chez les catholiques, (on sait à quel point les catholiques ont le culte de la casuistique), vivre dans le remords, c'est très confortable. Il est très confortable en effet de se penser comme le pécheur du monde, comme le salaud universel, comme le barbare, et ensuite d'aller vers les autres peuples les mains tendues en disant « pardon, pardon, que pouvons-nous faire pour vous ? ». Mais cela, malheureusement, nous exonère de toute responsabilité envers les souffrances du monde.

Je n'ai même pas évoqué la Tchétchénie, car au fond il n'y a pas pires flatteurs de la politique de Poutine que les puissances européennes. Même les Américains ont commencé à critiquer Poutine. Mais je n'ai jamais entendu un de nos gouvernants lui adresser la moindre remarque, le plus petit reproche et à côté du crime colonial qui est incontestable, il y a un autre crime qui est tout aussi dangereux, c'est le crime d'indifférence et je crains que l'Europe n'y sombre trop souvent.

Il me semble donc que la piste que nous avons tracée aujourd'hui, c'est qu'il faut réconcilier l'Europe avec l'histoire, et réconcilier l'Amérique avec le monde. Pour l'Amérique, je ne m'inquiète pas. L'Amérique a suffisamment de ressources et d'énergie en elle-même pour rebondir, même après huit ans d'administration républicaine.

Pour l'Europe je dois le dire, et l'actualité quotidienne me rend plus sceptique, je suis inquiet. Nous sommes tous inquiets. D'ailleurs être européen, c'est être inquiet sur l'Europe, c'est exactement le thème de ma conférence. Car l'Europe est incontestablement le plus intéressant laboratoire politique et culturel de l'histoire contemporaine. Il n'y a aucun ensemble aujourd'hui dans le monde où tant de nations acceptent volontairement d'éroder leur souveraineté au profit d'un ensemble supra national, fédéral ou confédéral.

Mais ce laboratoire semble paralysé par ses propres préventions et par une lecture univoque de sa propre histoire. Nous ne connaissons de notre propre histoire que la face sombre et barbare, et nous oublions simplement que l'Europe est le seul continent sur cette terre à prendre ses distances avec sa propre barbarie et à avoir forgé le concept de génocide pour penser ses propres crimes.

Il serait donc vital, et ce serait même une véritable révolution culturelle, que l'Europe retrouve, en même temps que sa constitution en un ensemble politique, ses capacités civilisatrices et l'orgueil de soi-même. Faute de quoi, l'Europe connaîtra une helvétisation croissante. On a longtemps cru que l'Europe était l'avenir de la Suisse. Je crains qu'aujourd'hui la Suisse ne soit l'avenir de l'Europe. Qu'est-ce que sera l'helvétisation de l'Europe ? L'Europe deviendra une sorte de maison de retraite luxueuse ou un sanatorium riche, où des peuples vieillissants demanderont qu'on leur fiche la paix, qu'on les laisse mourir tranquillement dans un ensemble transformé en champ de ruines pour touristes, au prix de renoncer de plus en plus à ses libertés et à tout ce que son histoire a de grand et de prometteur. Bien entendu, je ne souhaite pas pour l'Europe l'avenir du sanatorium, mais plutôt celui d'un continent fier de ses valeurs et de ses acquis. Mais l'alternative est là.

Je vous remercie.

(applaudissements)

***Nombre de mots : 5884***

***Nombre de caractères : 29902***